

Dominique LE TIRANT

« Le réchauffement climatique à la Fête de la Science »,

un regard

Lyon, 19-22 novembre 2009

Texte original

CCSTI

Centre de Culture Scientifique Technique et Industrielle

Université de Lyon

15 décembre 2009

Dominique Le Tirant - 14, rue des Goncourt - 75011 Paris - n°agessa : 2.62.04.45.234.202

Sommaire

En guise de préambule	3
Introduction	4
- Feriez-vous vos courses au « Friendly Souk » ?	5
- Des <i>engrenages</i> et des symboles pour parler	8
- <i>Les jours de notre vie</i> : l'environnement a-t-il un sexe ?	10
- Le bureau du « <i>Prof. J. Stewenson</i> », la mise en scène du faux	13
Un regard distancié	18

En guise de préambule

LUNDI 7 DÉCEMBRE 2009

En « Une » de la page Internet du journal *Libération* ce lundi matin à 10h00 voici les sujets proposés :

- « *Notre génération face au jugement de l'histoire, l'appel climatique de 56 journaux du monde entier* », Édito, rubrique Terre, premier sujet avec un Dossier « *Copenhague, l'ultimatum climatique* » et + sur le sujet.
 - « *Copenhague : le monde au secours du climat* », rubrique Terre accompagnée de trois articles : analyse « *des enjeux au plus haut degré* », L'actu « *1992-2009, dix-sept ans d'échauffements* », Dossier idem.
 - « *La température monde avant le sommet de Copenhague* », rubrique Terre, accompagné des renvois sur un article écrit dans un blog « *Obama (re)viendra à Copenhague* », Interview Copenhague « *L'enjeu de Copenhague, c'est la stabilisation du climat* », Dossier idem.
 - « *Greenpeace tente de stopper un convoi d'uranium à Cherbourg* », rubrique Terre.
- Ces quatre articles se succèdent en ouverture de la page d'actualités du quotidien.

Une dizaine de sujets plus loin :

- « *Le laboratoire midi pyrénéen d'Europe Ecologie* », un article extrait de Libé Toulouse.
- « *Playlist climatique* », à écouter.

Puis en bas de la page :

- « *Les militants écologistes montent le son pour Copenhague* », rubrique Vidéo, images in vivo, présente un extrait de film de manifestation.
- « *L'arnaque animée des marchés de carbone* », blog Six pieds sur Terre.
- « *Les conséquences des changements climatiques peuvent être fatales* », rubrique Terre, Interview-Copenhague (2) avec un chercheur de météo France, accompagné d'un renvoi au dossier.

En droite de page, une série de liens et autres articles de moindre importance figurent également :

- Une photo de la page papier du journal présente une femme de dos, habillée en robe blanche d'été sur fond de glaces dissoutes de banquise,

Une liste de renvois à des pages de blogs dont :

- Deux jeunes députés d'Europe Ecologie racontent leur quotidien entre Paris, Strasbourg et Bruxelles (blog).
- « *Copenhague : une (très) brève histoire du climat* », billet accessible sur un blog Sciences.
- « *Copenhague, l'ultimatum climatique l'après Kyoto se décide du 7 au 18 décembre 2009.* » Une image d'un homme marchant sur une terre stérile et craquelée illustre un autre dossier Terre.
- « *Comment se déplacer « vert » pour aller à Copenhague ?* », rubrique Voyages.
- « *Greenpeace tente l'ascension de l'Assemblée nationale* », rubrique Brut de net, vidéos.

Pas moins de seize entrées dans la page du journal aujourd'hui sur le climat. Difficile de passer au travers. Qui ne saura pas qu'aujourd'hui s'ouvre la conférence de Copenhague ? On le constatera à la lecture de cet inventaire à la Prévert, que la question du climat est non seulement compliquée et complexe, mais qu'elle est également appropriée par tous les acteurs des différents secteurs de la vie sociale. Au fil des sujets, le climat est envisagé sous l'angle de la catastrophe, de l'ultimatum, de la falsification des intentions, de la tromperie, du militantisme, du système D....

Introduction

Pour cette édition 2009 de la Fête de la Science, l'équipe du CCSTI (Centre de Culture Scientifique Technique et Industrielle) a imaginé des dispositifs évoquant les pratiques individuelles. Pour parler et faire parler du réchauffement climatique et du climat, pour questionner.

Ce sont les élèves de l'école des Beaux Arts de la ville, étudiants dans la section « design » qui ont conçu et construit ces dispositifs.

Le CCSTI nous a passé commande d'un texte destiné à tous ceux qui s'intéressent à la vulgarisation et s'occupent de diffuser les connaissances scientifiques (producteurs, scientifiques, médiateurs culturels, musées, étudiants ... public habitué des expositions) pour donner à réfléchir sur les modalités de mise en œuvre du propos sur le changement climatique et les moyens de sa diffusion et de sa vulgarisation auprès d'un grand public.

Nous proposons ici un texte original et critique, regard de l'ethnologue sur le dispositif imaginé. Il restitue une partie de la perception subjective inspirée par la visite. C'est à la fois notre regard sur un événement et une partie de la mémoire de ces journées que nous restituons ici.

Le questionnement qui sous-tend notre démarche porte sur la compréhension de ce qui est donné à voir au fil de notre déambulation, en regard des questions que nous nous posons, des réflexions qui nous sont suggérées, des comportements que nous adoptons et qui nous rappellent l'immense responsabilité qui est la nôtre dans la prise en charge de l'avenir de la planète.

Suivez-nous ...

Feriez-vous vos courses au « *Friendly Souk* » ?

À mi-distance, les images et l'espace du *Friendly Souk* attirent l'oeil par leurs jolies couleurs. Une disposition en alvéole, des photos colorisées, des poufs, ouf, l'on peut s'y asseoir ! Et, comme au marché, entamer la conversation avec le premier venu...

L'idée du *Friendly Souk* est d'être une forme d'espace marchand, ou plutôt une plate-forme d'échanges et de pratiques incluant diverses activités de la vie sociale. Le fonctionnement d'un tel espace décline plusieurs aspects du quotidien de la vie sociale, mélange de pratiques actuelles et de comportements vertueux en matière d'attention à l'environnement - co-voiturage, réduction des emballages et distribution individuelle. Il réorganise l'espace marchand standardisé d'aujourd'hui avec des parcours à thèmes, un recours à l'informatique et à l'électronique pour faire le point sur ses courses. Chacun est invité à participer à des productions diverses : échanges, cultures d'aliments ...

Une dame : *Alors si je comprends bien, il s'agit toujours d'un supermarché ! On ne remet pas en cause le système de distribution...*

Autre dame : *C'est complètement irréalisable !*

Un monsieur : *Alors, il faudrait revenir au troc ? Comme c'était avant l'apparition de la monnaie ?*

Un jeune : *Mais on peut déjà manger dans tous les centres commerciaux !*

Les plus grands sont intéressés, l'image les interpelle dans leur vécu quotidien de supermarché. Pourtant, il ne s'agit que de réinventer les halles pour les uns, les marchés publics en plein air, les places publiques pour les autres ... finalement on ne réinvente que ce qui existe déjà, sans pousser plus loin la question.

Et puis... désigner un marché ou un espace marchand en employant le terme de « Souk », n'est-il pas un peu péjoratif ? Les mots sont importants car ils désignent des représentations et indiquent des manières de faire et des usages. Certes, le Souk désigne un lieu d'échange et de vie intense mais on en garde aussi l'image d'un lieu de désordre ou désorganisation, qu'accompagnent parfois des connotations péjoratives. Que dire alors ? Le terme de « supermarché » conduit, lui-même parfois à des représentations très typées et normatives.

Plus loin, on peut lire l'expression : « énergie grise ». Énergie grise... Quésaco ? Un nouveau concept scientifique ? Une sorte d'utopie urbaine ? Cette notion est-elle réelle ou bien a-t-elle été inventée de toutes pièces ? On peut lire au détour ce qu'elle signifie, et prendre connaissance de sa définition, mais, sommes nous vraiment dans le monde réel ?

Une petite fille dessine un supermarché classique avec une disposition orthonormée des linéaires et la distribution habituelle dans l'espace des catégories de produits.

Le père : *C'est normal qu'elle dessine cela, elle ne connaît que ce modèle !*

La petite fille : *Il faut qu'il y ait tout dedans, de manière à ne pas aller de boutique en boutique !*

Des enfants dessinent l'espace dont ils rêvent. Mais leurs rêves sont tissés de leur réalité... Et les nombreux dessins nous racontent plutôt que les espaces sortis de leur imagination reflètent surtout leur propre connaissance du supermarché où ils accompagnent leurs parents.

Et puis très vite on se demande combien tout cela va-t-il coûter ? En professionnel des supermarchés que nous sommes, les questions affluent, on aurait envie de les poser toutes pour en débattre. Ainsi, on sait très bien qu'il est souvent plus cher d'acheter ses légumes et ses fruits aux producteurs locaux, cultivés non loin de chez nous que de les cueillir sur un étal de supermarché après qu'ils aient parcouru plusieurs milliers de kilomètres en avion. Alors combien va-t-on payer ces denrées venues d'à côté ? Et puis, que peut-on faire encore ? Trier ses emballages aux caisses, comme certains le font déjà ? Que peut-on attendre de chariots équipés en informatique ? Peut-être de connaître en temps réel le montant de l'addition... ou bien, d'afficher en grosses lettres la composition de nos produits !

Un lieu d'échange ? Cela signifie-t-il que l'on va revenir au temps du troc des marchandises ? « *Revenir à un monde avant l'invention de la monnaie !?* ». Ce serait sans doute une sorte de régression de la société. Rassurons-nous, la place marchande imaginée reprend très largement le modèle de la consommation marchande et de l'échange marchand, qu'il s'agisse de neuf ou d'occasion, la notion de troc reste très périphérique. Et l'on continue d'échanger des biens matériels, non pas des idées, ni des savoirs faire par exemple. « *On ne change pas le rapport à la consommation !* », entend-on une femme s'exclamer.

La faute à qui si nos supermarchés ressemblent à ce qu'ils sont, si nos périphéries de villes sont si laides ? Entre zones industrielles et zones commerciales, la responsabilité des aménagements revient surtout au politique, qui lui a la possibilité de la contrainte, de faire appliquer des normes de construction, d'environnement. On a le sentiment qu'en la matière, les discours sont de beaux mots qui n'ont pas forcément grand-chose à voir avec les actes. L'environnement serait le résultat d'une ambivalente intention.



Réinventer le marché en place publique ou les traditionnelles halles... Le marché du futur ressemble bien plus à notre centre-ville traditionnel.

Des « engrenages » et des symboles pour parler

« *Les engrenages* ». C'est le nom de l'installation en carton, mais la dimension de cet oxymore est invisible puisque dans la réalité, cette réalisation, fruit du travail des étudiants des Beaux-Arts n'a pas de titre. Elle n'est pas signée non plus. L'oeuvre est censée illustrer la « *complexité qui existe dans les conséquences de nos actions et témoigner de la difficulté de savoir comment agir* ». À nous la charge de décrypter le message. Cette installation devrait nous faire parler, nous inciter à entrer dans la discussion sur la complexité de l'action de lutte contre le réchauffement climatique et en faveur de l'environnement.

Mais l'oeuvre est inachevée. Les roues des engrenages devaient être recouvertes de mots pour dire la complexité. Mais de mots, point. Les engrenages ne parlent pas. Et l'oeuvre emporte avec elle sa part de mystère.



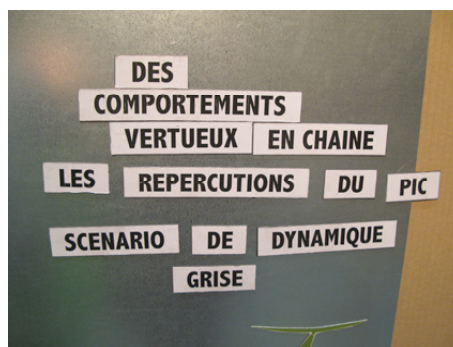
Alors, pourquoi ne pas fabriquer un logo ? Bien sûr ! Fabriquer un logo pourrait permettre d'engager la discussion. Oui, mais un logo pour quoi ? Pour qui ? Pourquoi ? Comment ? Toutes ces questions que nous nous posons devant cette proposition.

Imaginons, au fil de l'assemblage des pièces du puzzle, ce que serait un logo pour indiquer les emplacements des prises pour recharger les batteries d'un véhicule électrique, pour une voiture électrique, pour l'étiquetage d'un vêtement « bio »... ou bien encore un logo qui incite les gens à donner les livres plutôt qu'à les jeter.

- *Ce sont des livres à base de papier recyclé*, dit l'enfant.

- D'accord, dit la mère, mais *les journaux féminins n'utilisent toujours pas de papier recyclable !*

Chacun réalise ici son logo à partir de ses représentations, de ce qu'il connaît, avec les mots clés qu'il tient en mains, pour finalement parler de ses propres pratiques, représentations et empêchements de faire.



Qui percutera sur la répercussion ?

**« Les jours quotidiens de notre vie »,
l'environnement a-t-il un sexe ?**

Au centre de l'espace « langage », nous découvrons cinq affiches aux teintes acidulées.

On pense tout de suite au roman-photo de notre âge tendre, les photographies sont en noir et blanc, rehaussées de couleurs et accompagnées de bulles abritant un texte réflexif complété par un bandeau de bas de page qui forme une légende à la scène. Les affiches mettent en scène deux jeunes individus sans interaction entre eux, en situation d'exprimer un langage intérieur adressé à leur lecteur. Ces messages seraient-ils destinés à des adolescents ?

« *Les jours de notre quotidien* », le titre général, en forme de lapalissade, rend le lecteur dubitatif. Les photos montrent des scènes de la vie quotidienne : la lessive, la toilette, le transport, la conversation dans un lieu public... sauf la dernière où l'on voit un homme grimper le long d'une gouttière dans la rue : que peut-il donc bien faire ? S'agit-il d'un cambriolage ? D'un nouveau sport en milieu urbain ? Est-ce un Roméo des temps modernes ? Arsène Lupin ou Robin des Bois ? On apprendra que cette activité physique consiste à éteindre des néons dans l'espace urbain.... Version moderne de l'allumeur de réverbères !

Bref, éteindre des néons dans l'espace urbain... Utiliser une lessive à base de noix de lavage ... Tester une crème aux pépins de pommes... Emmener un ami en moto... Nous découvrons comment adopter des comportements vertueux, des bonnes pratiques pour protéger l'environnement. Et même, nous pouvons nous vanter sans fausse pudeur de « séduire écologique » ! Toutes ces images décrivent des comportements reliés à la représentation de ce que pourrait être une « bonne pratique » en matière d'écologie, de protection ou d'attention à l'environnement.

Comment comprendre ces situations ? Le langage faussement humoristique laisse douter et le parti pris de jouer avec l'humour, n'atteint pas son but.

Pire, on peut y voir le travail des effets du genre. Une fille habillée en rose se livre à des activités domestiques et fait la lessive, prend soin de son corps et se maquille, maintenue dans un espace fermé, et dans une activité individuelle et isolée. Un garçon, dont les activités sont réalisées en extérieur ou dans des espaces et lieux publics, apparaît en

situation sociale puisqu'il discute avec un interlocuteur ; comme dans un cliché éprouvé par la publicité, il met en scène sa virilité grâce à sa moto, sa bande d'amis, ou la production d'effort physique dans un but de séduire.

Les images destinées aux adolescents *a priori*, reprennent les stéréotypes les plus courants et les clichés les plus discriminants en ce qui concerne les attributions de rôles liés au genre masculin ou féminin. Qui fait quoi, où et comment ? Inutile d'en ajouter sur l'effet de naturalisation des rôles dans le genre féminin ou masculin que ces clichés entraînent. Question subsidiaire : au final, qui est valorisé positivement dans ce jeune couple ?

On peut se poser la question de la limite de l'intention humoristique de la conception de ces images qui mettent en scène des personnages et visent des usages sans les questionner. Dans ce cas, le recours (mais est-il délibérément intentionnel ?) aux stéréotypes, sans les tordre, peut rendre inefficace le message que l'on souhaite valoriser.

Dans un contexte où l'éducation a pour mission de promouvoir l'égalité des sexes, quels que soient les contextes d'énonciation, l'environnement, pas plus qu'une autre discipline, n'a de légitimité pour renforcer des stéréotypes dont l'emploi non maîtrisé a pour effet de justifier les comportements et par là les discriminations.

Pour terminer, nous souhaitons évoquer le langage. Les mots employés, les terminologies pour parler de l'environnement et du climat appartiennent à des champs sémantiques différents. Ces termes, notions, concepts sont réutilisés, réappropriés par des groupes et des acteurs sociaux très différents, qui les expriment dans des contextes d'énonciation très étendus. Les terminologies n'étant pas toujours stables dans leurs significations, les représentations qui en découlent peuvent en être d'autant plus éloignées.



Qui lave le linge ? Qui séduit ?

Le bureau du « *prof. J. Stewenson* », la mise en scène du faux

L'espace du bureau du professeur est construit comme un box, ouvert sur une allée et entouré de trois parois. Lorsqu'on lui fait face, un bureau avec une chaise sont installés dans l'angle droit, au fond. Sur la cloison de droite, des affiches de type « posters » scientifiques. Une console est adossée au mur de gauche équipée de trois casques écouteurs. Des articles et « unes » de journaux sont affichés à proximité. Sur le bureau, des papiers et un cahier sont disposés en vrac. Sur la chaise, une veste de costume et une sorte de sac à main – pochette fourre-tout - masculin. Un papier rose autocollant indique : « *je reviens dans 5 minutes* ». À première vue, et d'après ces premiers indices, « *prof. J. Stewenson* » est de l'espèce *homo sapiens* du genre *virilis*...

Une affiche signalétique ovale signale : « *prof. J. Stewenson, laboratoire de radio astronomie de Moncton (Canada)* ». Cet être doté de science semble tenir une place entre Dieu et Darwin, comme semble l'indiquer la page du journal *La Recherche*, apposée au mur. La discipline pratiquée par cette éminence grise serait donc la radio-astronomie, comme en témoignent les titres affichés dans cet espace, et les photographies reproduisant des morceaux d'univers ou encore des systèmes d'écoute d'ondes radio.

En apparence, nous sommes dans un bureau d'un laboratoire scientifique. Mais que cherche donc le professeur Stewenson ? Pourquoi est-il là ? Pour en savoir plus, il est nécessaire d'entrer dans le monde du professeur. Vrai ou Faux, comprendre quelque chose de ce qui se fabrique ici relève du parcours d'initié.

En approchant le regard des affiches pour adapter la lecture aux caractères les plus fins, on peut vérifier qu'il est ici question d'ondes : « *On a capté la radio de 2050* », « *Futurs : sur écoute avec J. Stewenson* ». Sur le mur qui fait face, des panneaux explicatifs évoquent les conditions de recueil de l'information et présentent un tableau complexe de données avec leurs caractéristiques propres.

Les casques posés sur la console nous invitent à écouter des extraits de la « radio du futur » ; ces extraits sensés avoir été collectés par le laboratoire de radio-astronomie, sont montés en séquences que l'on doit écouter les unes après les autres, sans possibilité de revenir en arrière ou d'aller plus vite, en avant. Une fiche posée sur la console détaille la suite des séquences, mais il est difficile d'identifier, dans ce principe d'écoute en boucle, à quel endroit se situer lorsque l'on se saisit du casque en cours de défilement du montage. A

l'oreille, le montage dévoile six séquences : un débat sur rtbf, très « brouillé », difficile à entendre, on y accède par bribes – un interlude musical – les infos générales du lundi – un *flash* d'informations – des annonces commerciales – un extrait d'émission spirituelle. Les conditions d'une écoute attentive ne sont pas réunies car l'ambiance générale brouille l'écoute et les casques ne sont pas insonorisés. L'usage même de ce casque qu'on croirait sorti d'un centre d'appels n'est pas évident : comment le positionner sur ses oreilles ?

Hormis les articles courts, extraits des journaux, les panneaux portent des textes plus longs, difficiles à lire : difficile de tout lire.... très vite, on ne comprend plus vraiment de quoi il s'agit. La lecture de ces questions nous plonge dans l'expectative. De quoi nous parle-t-on ? *Qu'est-ce que cette société verte ? Avons-nous affaire à un totalitarisme écologique ? Les destinations fictives sont des lieux qui ont été détruit (sic) par les catastrophes naturelles ou par la faute de l'homme ? Cette restriction drastique de consommation d'énergie est-elle due à un manque de production énergétique ou à une volonté politique afin de diminuer l'effet de serre ?...* Les questions relèvent du domaine de la pensée prospective ou de la fiction d'anticipation et semblent destinées à nous projeter dans le futur. Cette série de questionnements s'inscrit par ailleurs dans des scénarios à tendance clairement catastrophique... qui nous donnent le frisson.

Les documents affichés sont parsemés de fautes d'orthographe et de coquilles : doit-on considérer qu'il s'agit là d'une piste pour le lecteur, qui l'amènerait à penser qu'il s'agit d'un Faux ? Ou bien n'est-ce pas intentionnel et n'est-ce que la conséquence d'une fabrication trop rapide des textes et des supports ? Cette conjonction des différents termes de la formalisation de la mise en scène rend quasiment impossible l'appropriation du contenu qu'elle souhaite ou qu'elle est censée transmettre. Par ailleurs, se pose la question de quel contenu il s'agit exactement, et de savoir quelles en sont les intentions ? Que veut-on nous dire ?

Scène : Un jeune couple entre dans l'espace, en fait le tour et se penche sur le mot inscrit sur le papier rose. Lecture silencieuse.

Une femme : « *Il est où le professeur ? C'est bizarre quand même, j'aimerais bien rencontrer ce monsieur* ».

Les deux personnes attendent quelques minutes puis repartent.

L'espace dédié au « Prof. J. Stewenson » met en scène un univers lié au travail en proposant au visiteur un contenu qui renvoie à des formes de représentations sociales des chercheurs et des scientifiques, et à des représentations sociales du travail scientifique. Ces représentations sont caractéristiques d'images stéréotypées de cet univers professionnel et de ses pratiques.

Quel est donc ce personnage qui travaille seul dans son coin ? N'y a-t-il pas une équipe de scientifiques pour travailler avec lui ? Quel âge peut-il bien avoir ? On penserait, à voir ses vêtements posés négligemment sur une chaise que sa garde-robe n'a pas été renouvelée depuis les années 70, conférant au personnage un aspect suranné. De plus, son bureau semble abriter un étranger fouillis qui nous rappelle l'image d'un professeur Tournesol : cahiers en apparence gribouillés, raturés, monceau de papiers en désordre, gobelet de café vide posé sur le tout, cartes de visite perdues au milieu du fouillis. Cette sympathique mise en scène est en accord avec les stéréotypes les plus répandus liés au travail scientifique et de laboratoire, et partant de là, fixe des préjugés. Ancrée dans nulle réalité, elle ne provoque pas pour autant l'effet de mise à distance qui pourrait naître d'un sentiment de décalage entre le Vrai et le Faux, comme de quelque chose « qui cloche ». Cette représentation caricaturale contient une apparente réalité, peu discernable par une personne non avertie.

L'espace de travail individualisé, associé à l'autorité que représente l'image du chercheur, est vécu en France comme un espace privatif : de ce fait, personne n'approche vraiment le bureau ni ne farfouille pas dans les papiers pas plus qu'on ne se sent autorisé à feuilleter le cahier, pourtant ouvert. Faire autrement reviendrait à transgresser les codes de comportement et de bienséance.

Un Faux/Vrai qui est un Vrai/Faux : la mise en scène du contenu scientifique fait intervenir des photographies datées, de mauvaise qualité, un son brouillé, des textes à la présentation austère, mais à l'apparente crédibilité. Certains curieux s'attachent pourtant à essayer de comprendre ce dont il s'agit. Impossible d'y retrouver son latin. Et pourtant, personne n'identifie qu'il s'agit là de texte absurde, de fausses informations, ou que les extraits d'émissions proposés en écoute constituent une fiction. Alors, de guerre lasse, et les neurones en bataille, on est tout disposé à abandonner cette lecture absconse en cours de route, sans tenter d'en comprendre plus, et à repartir en gardant dans un coin de tête « *l'idée qu'il existe quelque part quelqu'un qui a capté une radio du futur* »... mais sans savoir trop comment.

Le contenu proposé dans cet espace est brouillé, noyé dans une esthétique en continuité avec l'environnement. Il est impossible d'en dégager une problématique ou de se poser les questions pertinentes qui pourraient surgir à la lecture, comme, par exemple : quelle est la validité de la recherche lorsqu'elle se lance dans des prédictions environnementales ? Comment faire de la prospective en environnement ? Tous ces scénarios sont-ils vraiment tous catastrophiques ? Quel serait le visage d'une société écologique totalitaire ? Quelles

problématiques sociales le climat met-il en jeu etc... Il semble qu'il y a là une erreur d'intention dans cette mise en scène. Cela aboutit à une mauvaise interprétation et à une appropriation faussée, dans laquelle nous sommes amenés à suivre la piste du professeur quand nous devrions suivre celle d'un questionnement associé... L'effet de « décalage » passe inaperçu.

Scène, une femme et sa fille devant un poster ...

La femme : *C'est quoi, je ne comprends pas bien..*

La fille : *Si moi, je comprends tout.*

La femme : *C'est pas vrai, c'est pas possible...*

Médiateur : *Je vous présente, c'est une proposition qui dit que l'on a capté...*

La femme : *Ah, lui dit ça...*

Médiateur : *Certaines dates sont données, certaines sont estimées*

La fille : *Ca veut dire quoi « apatride » ?*

La femme : *Et ces travaux sont parus dans des revues scientifiques ? Parce que pour publier, il faut un sacré dossier ! C'est curieux, on n'en a pas entendu parler...*

Médiateur : *Voilà, 2050. Qu'est-ce que ça pourrait être ? De la fiction ?*

La femme : *Attraper les ondes. Elles sont perdues ces ondes-là ? Comment les ondes, si elles ont été émises peuvent-elles revenir à nos oreilles ?*

Le médiateur dévoile à cet instant la supercherie.

La femme : *Alors, qu'est-ce qu'ils disent sur le changement climatique ?*

Elle revient sur le tableau et le lit. *D'accord. Merci.* Elles s'en vont.

Que faire ? Les lecteurs crédules se laissent prendre au discours, même ceux qui essaient d'aller jusqu'au bout de la lecture de panneaux difficiles à comprendre et de l'écoute du montage sonore des faux extraits d'émission radio. On aurait presque envie de les accompagner encore plus loin dans la fiction. Mais cela pourrait nous poser un problème d'éthique. A-t-on le droit de dire que le Vrai est Faux ? Non, il vaudrait peut-être mieux les aider à décrypter l'imposture. Puisque apparemment celle-ci ne se laisse pas dévoiler.

« Ne pas laisser filer les visiteurs avec une fausse idée dans la tête, car ils croient que c'est vrai ! ». Ne pas laisser partir les individus avec l'idée que ce qui est présenté pourrait être tenu pour Vrai, les jeunes médiateurs s'attachent à rétablir la vérité du Faux, expliquant qu'il s'agit là d'une mise en scène d'anticipation, comme dans une série d'histoires fictions et que tout ce que l'on a pu lire ou entendre n'existe pas *bien sûr* ! Mais à quel moment intervenir ? Jusqu'à quel point laisser le lecteur s'approprier une fausse information ? À quel moment *« dire qu'on lui a menti ? »* En même temps, poursuivre la discussion est une opportunité pour explorer des questions de société, alors que dévoiler le subterfuge provoque directement la fin de l'échange, la chute de la pensée.

Quel sens donner à cette proposition dans le contexte de la fête de la science ? Dans la mesure où les lecteurs n'identifient pas vraiment qu'il s'agit là d'une mise en scène du Faux, et que certains repartent même avec l'idée qu'on a pu *« capter la radio du futur »*, la question

de la légitimité de cet espace dans ce contexte ne peut qu'être posée. En effet, partout autour de cette petite exposition, les espaces proposent des animations, montrent des résultats, invitent à réfléchir, à partir du travail réel effectué dans les laboratoires de recherche. Comment un visiteur lambda pourrait-il mettre en question la validité de ce qui lui est présenté ?

Le risque semble grand de renforcer des représentations manichéennes des discours sur l'environnement et le climat. Cette fiction, comprise au final comme étant une supercherie, au pire, un mensonge voire une imposture scientifique, ne comporte-t-elle pas un risque, à terme, d'apporter un discrédit au Vrai discours sur l'environnement et le climat faute de questionner sur le sens du Vrai scientifique ? Les écrits du laboratoire de zététique, installé à proximité, nous rappellent que la déformation des modes de pensée conduit à une élaboration, une vision particulière du monde. Il y a ceux qui ont des "pouvoirs", qui sont des "médiums", qui sont des "élus", qui savent et agissent – comme ceux qu'incarne le professeur Stewenson. Loin en dessous, il y a ceux qui s'étonnent, regardent et suivent sans comprendre. *« Cette stratification contribue à l'émergence d'un fatalisme béat et à la déresponsabilisation de l'individu. »*



Une mise en scène qui joue sur les stéréotypes.

Ce texte, conçu comme un regard ethnologique singulier, est issu d'une réflexion suggérée par la déambulation dans l'espace, d'observation de ce qui s'y est produit, des interactions, mais aussi des discussions et des rencontres avec le public, avec les médiateurs.

Parler du réchauffement climatique

Comment inciter le profane à une posture critique ou à une distanciation face à ce qui lui est présenté ? Le cadre de la Fête de la Science se prête peu aux pratiques de l'exercice critique et de la mise en discussion des informations qui sont délivrées. L'événement n'est pas vécu comme un lieu du débat et de l'exposé des idées. Il semble difficile dans cette ambiance d'évoquer les principes et les théories scientifiques du « changement climatique ».

En revanche, parce que les individus sont interpellés sur leurs propres pratiques et parce que les lectures renvoient au développement d'un discours intérieur, il semble possible d'établir un échange avec chacun et d'engager la discussion. Amener les individus à donner leur point de vue et leur avis, leur faire dire ce qu'ils font ou ne font pas, et pourquoi, génère une forme de relation d'intimité entre les interlocuteurs. Il est sans doute plus difficile de s'adresser à des groupes où les individus conservent par devers eux, une certaine réserve ; le mode d'échange privilégié est celui de la conversation entre deux ou trois individus, dans un espace d'échange plus intime.

Mais ce type d'échange porte des limites en soi en raison de sa forme : dès lors qu'on entre dans une discussion portée sur le mode de la confiance, il est difficile de conserver une posture médiatrice de neutralité, et chacun s'efforce de donner son avis personnel. « *Dur de se retenir* », de retenir une neutralité qui serait propre à soi. La nature de l'échange repose sur une co-construction entre les protagonistes autour d'une problématique liée à l'environnement afin de créer un espace où la parole est rendue possible. Lorsque la conversation prend une tournure où chacun s'implique et porte ses idées, jusqu'à quel point dévoiler ou ne pas dévoiler, ses investissements personnels et ses convictions ? Dévoiler une partie de soi permet à la conversation de progresser et engager ses idées facilite la relation : « *Je me suis laissé embarquer dans la discussion* », « *Je me suis laissé prendre* »....Comment faire pour ne pas se « laisser embarquer », au détriment d'une neutralité supposée ? L'engagement de soi et de ses idées propres est-il compatible avec la relation de médiation scientifique ? Avec le maintien d'une posture ? Et jusqu'où ?

Au cours de ces journées, les médiateurs ont questionné leur travail, remis en question et sur l'ouvrage, produisant un remaniement ininterrompu des modalités de leur pratique. En ce sens, l'équipe recrutée pour l'événement a montré une grande plasticité dans sa capacité à s'emparer des supports, des mises en scène, des problématiques générées par les propositions et des problèmes rencontrés dans l'interaction avec le public. Le travail de la médiation s'est réalisé dans une dynamique d'appropriation permanente de l'encours de l'action. La diversité des formations initiales et des parcours individuels des médiateurs et des médiatrices a participé d'une grande richesse à la fois pour le contenu des échanges avec le public et en termes de travail.

Une commande artistique peut-elle être le support d'un discours de vulgarisation scientifique ?

L'école des Beaux-Arts a été sollicitée pour réaliser trois oeuvres incarnant les propositions du CCSTI : « *Friendly Souk* », « *Prof. J. Stewenson* », « *Langage* ». Ce sont les étudiants de la section « Design » qui se sont chargés, dans un workshop, de leur réalisation. Il a été impossible d'avoir une représentation des dispositifs qui allaient être présentés jusqu'au dernier moment. Pour certaines de ces installations, le travail n'a pas été terminé, du fait de la dissolution, en cours d'exercice, d'une équipe d'étudiants. Cette instabilité du groupe des élèves a eu des conséquences dans la mise en scène et l'utilisation de l'espace. La mise en oeuvre interroge : comment ne pas laisser filer la valorisation des contenus et des objectifs de médiation au prétexte de la création ? Comment accompagner une oeuvre destinée à la vulgarisation ? Une trop grande liberté ne risque-t-elle pas d'induire ou provoquer chez ses destinataires de fausses représentations et à brouiller encore plus un message déjà difficile à cerner et à comprendre.

Des personnalités scientifiques ont été consultées pour aider à définir des éléments de contenu. Le vocabulaire employé, les concepts, les termes employés et de langage doivent faire l'objet d'une discussion, du moins dans l'optique d'une co-élaboration. Si travail de vulgarisation consiste à reformuler et à questionner la mise en contexte et les bien fondés de l'usage des propos savants.

Que comprendre ?

Personne ne dit : « *personne ne fait rien* ». Nous ne nous estimons jamais vraiment désengagés d'une sensibilisation au climat et à l'environnement. Toutefois, nous nous sentons interpellés par la mise en oeuvre d'un propos qui renvoie peut-être un peu trop à

nos pratiques individuelles et à nos responsabilités dégagées de toute organisation sociale et sociétale. Les propos délivrés posent plus de questions qu'ils semblent n'en résoudre : à quelles questions nous confrontent-ils ?

En termes de pratiques individuelles, l'aspect financier, avec le coût qu'engendrerait une modification des usages et des habitudes d'achat et de consommation (par ex. avec les produits *bio*, le coût d'une pompe à chaleur, le prix des lampes, la cherté des matériaux de construction ou de l'adaptation des habitats). Changer ses habitudes, pourquoi pas ? Mais pour quels les bénéfices réels ? Les effets n'en sont pas forcément évidents. Comment s'approprier la multiplicité des consignes sur les actions à mener, comment choisir dans la multiplicité d'actions vertueuses engagées et le foisonnement des informations. N'y a-t-il pas là l'effet d'un brouillage au plan de la compréhension ? Quelle est la validité de ce qui est dit ? Quelle légitimité à faire ?

Comment relier les individus au politique ? Car, entre les individus et les politiques, on ne peut que s'étonner d'une absence de continuité, notamment en ce qui concerne les dispositifs d'accompagnement et lorsqu'il s'agit de soutenir les porteurs de projets et les propositions alternatives orientées sur la préservation de l'environnement. L'invisibilité de l'engagement politique lorsqu'il s'agit de soutenir des actions concrètes questionne.

Dans l'espace collectif et social, l'aspect politique et réglementaire apparaît comme un lieu d'ambivalence entre les discours et la mise en actes, entre les volontés affichées et les moyens de coercition (aux plans de l'aménagement, des opérateurs de réseaux et de construction, des orientations budgétaires...). Le dispositif d'encadrement législatif est jugé insuffisant (obligation de faire des parkings, mais pas de local à vélo, de poser des radiateurs pour chauffer sans imposer une diversification énergétique)... Le questionnement pose la problématique de la défaillance du politique et de l'action de la puissance publique.

L'aspect sociétal et des choix de société est sous-jacent : peut-on intervenir sur l'environnement sans modifier le fonctionnement de notre société ? Peut-on agir sans mettre en questions notre modèle général de consommation ? Ce dernier aspect est aussi pointé sous ses travers publicitaires : lorsque tout semble prétexte à vendre du développement durable pour faire acte de commerce.

Dans la mesure où les thématiques proposées sont renvoyées à des aspects pensés comme indépendants des volontés individuelles, elles forment un obstacle à une amélioration individuelle des comportements, et engendrent des réactions à la tonalité pessimiste, de

l'ordre de la fatalité. La dimension catastrophiste des discours relatifs à l'évolution du climat (on parle d'ultimatum, d'effet irréversible...) participe ici aussi vraisemblablement à une désappropriation de la part des individus et contribue peut-être à élaborer un sentiment de mise à distance, pouvant aller jusqu'au désengagement. De cette confrontation des points de vue peut naître un sentiment de culpabilité qui met les protagonistes mal à l'aise.

Quelle légitimité pour parler du « changement climatique » à la Fête de la Science ?

La forme de la Fête de la Science ressemble à un « salon » avec des « stands » parmi lesquels les visiteurs déambulent : on ne peut tout voir ni tout entendre, et sans doute, nombreux sont les visiteurs qui survolent les contenus. La participation prend la forme d'une promenade au cours de laquelle le visiteur cueille des informations, en les glanant d'un lieu à l'autre. Dans ce cadre, le temps d'échange et d'arrêt dans l'espace d'exposition du CCSTI est limité. Ce n'est donc peut-être pas l'endroit le plus approprié pour évoquer les problématiques environnementales autour d'un échange portant sur les pratiques et les représentations individuelles.

Pour parler du « changement climatique », on nous demande d'élaborer, d'explicitier un contenu, de prendre la parole, de co-construire une relation d'échange, de mettre à jour et en discussions nos pratiques, nos usages, nos idées, ce qui est en décalage avec les formes de l'échange habituellement pratiquées.

L'événement met en scène des laboratoires de recherche, des associations qui font état de leurs activités, qui se présentent et qui sont représentés par leurs protagonistes, chercheurs, étudiants... Ces scientifiques représentent une forme d'autorité par leur activité, leur discours, leurs productions, leur statut. Le visiteur – promeneur – y reste confiné dans une attitude passive, de recevoir de l'information, information tenue pour vraie du fait de son contexte d'énonciation. Rien ne nous laisse entendre que nous sommes ici dans un espace de débat. Nous n'avons pas coutume d'exercer notre pensée critique sur ce qui nous est montré, cette forme d'approche n'est pas toujours encouragée et d'ailleurs, sommes-nous vraiment préparés à cet exercice ?